Ambivalence du récit de soi, tentation romanesque

La langue oubliée d'Emmanuel Carrère

Marine AUBRY-MORICI

Université de Roma Tre

Résumé : Né d'une mère russe et spécialiste universitaire de l'URSS, l'enfant bilingue Emmanuel Carrère a oublié ce qui fut la langue de son enfance (« j'ai parlé russe enfant »). Deux de ses récits autobiographiques, *Un roman russe* (POL, 2007) et *Limonov* (POL, 2011), contraignent néanmoins le narrateur-enquêteur à reprendre l'apprentissage de cette langue pour mener à bien ses recherches en Russie. L'écrivain oscille alors entre le plaisir des sonorités retrouvées et la douleur des échecs à se faire comprendre dans un « russe de cuisine ». Servant idéalement sa réflexion sur l'identité, le double et l'insaisissabilité d'une personnalité, y compris la sienne, le bilinguisme est un thème mineur qui s'avère révélateur de grandes lignes de force de l'œuvre. Est-il possible de rattacher cette dynamique, celle d'une perte de contrôle à la fois crainte et recherchée, à la tentation romanesque à l'œuvre dans la non-fiction de Carrère ?

Mots-clés : Emmanuel Carrère, russe, bilinguisme, romanesque, non-fiction, autobiographie

Abstract: Born to a Russian mother who was an academic specialising in USSR studies, bilingual child Emmanuel Carrère has forgotten the language of his childhood ("I spoke Russian as a child"). However, two of his autobiographical narratives, *Un roman russe* (POL, 2007) and *Limonov* (POL, 2011), force the narrator-investigator to resume learning the language in order to carry out his research in Russia. The writer fluctuates between the pleasure of rediscovering the sounds of Russian, and the pain of failing to make himself understood in 'kitchen Russian'. While bilingualism is a minor theme that perfectly serves his reflection on identity, the idea of a double and the elusiveness of a personality – including his own -, it simultaneously brings to light the main themes of the narrative. Is it possible to link this dynamic, that of a loss of control which is both feared and sought, to the novelistic temptation at work within Carrère's non-fiction writing?

Keywords: Emmanuel Carrère, Russian, bilingualism, fiction, non-fiction, autobiography

Tout lecteur d'Emmanuel Carrère a nécessairement connaissance de son tropisme russe, régulièrement mis en avant dans ses livres. La question est plutôt de savoir si son bilinguisme – qui reste à caractériser dans les pages qui suivent – relève du détail biographique ou si tirer ce fil peut au contraire éclairer de manière nouvelle

les grandes lignes de force de son œuvre. Issu dune famille d'origine géorgienne, Emmanuel Carrère a oublié ce qui fut, dit-il, la langue de son enfance : « J'ai parlé russe enfant », déclare-t-il volontiers à ses lecteurs et interlocuteurs, notamment dans deux de ses récits autobiographiques, *Un roman russe* (POL, 2007) et *Limonov* (POL, 2011). L'écrivain est néanmoins contraint de reprendre l'apprentissage de cette langue perdue pour mener à bien ses enquêtes de terrain. Ses textes sont ainsi émaillés d'emprunts, c'est-à-dire de mots ou de courtes phrases insérés en russe dans le texte. On pourrait les voir comme une coloration exotique du récit, mais leur présence reste rarement gratuite ou purement pittoresque. D'une part, la transcription latine permet au lecteur d'en goûter les sonorités. D'autre part, elles sont quasi systématiquement suivies d'une traduction en français, selon un procédé montrant un certain doigté didactique, comme dans *Un roman russe* ou *Limonov* :

> Quand nous quittons l'hôpital, entre chien et loup, Vladimir Alexandrovitch nous dit *da zavtra*, pas *da svidanié*, à demain, pas au revoir[1].
>
> Les bandits, en revanche, sont des héros, et particulièrement cette aristocratie du banditisme qu'on appelle *vory v zakonié,* les voleurs dans la loi[2].

De ce point de vue, Carrère semble plus proche du modèle de Stendhal que de celui de Victor Hugo, c'est-à-dire que jamais la diglossie ne ressortit à un « effet de savoir », mais l'écrivain « accompagne le lecteur » : il traduit voire commente immédiatement pour lui termes et expressions étrangères[3]. Ces effets participent de la dimension informative et pédagogique des récits de Carrère, grâce à laquelle le lecteur peut toujours s'attendre à enrichir sa culture générale. Comme Sylvaine Lecomte Dauthuille note très justement, à titre d'exemple, *Limonov* « est aussi un véritable cours sur la Russie[4] ». La diglossie « pure » se réduit donc à quelques éléments de *realia* intraduisibles, comme la « *niania* » – figure typiquement russe entre la gouvernante et la nourrice –, les paroles d'une chanson populaire ou le nom d'un hôtel (le *Kotelnitchnyi vestnik*). Dans les autres cas, les insertions en russe sont toujours suivies d'une traduction et l'alphabet cyrillique est complètement absent : la langue étrangère est mise sur un plan égal au français, comme si Carrère n'autorisait pas vraiment son texte à se laisser envahir par l'étrangeté, comme s'il gardait sous contrôle ces doses homéopathiques de culture russe dont la prolifération pourrait faire courir le risque d'une rupture avec son lecteur[5]. Une variation typographique, l'italique, sépare encore davantage le monde de l'étrangeté du reste, et ainsi Carrère manifeste bien qu'il reste, toujours, du côté du lecteur français. Les rares mots russes non traduits sont donc parfaitement intuitifs,

[1] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, POL, Paris, 2007, p. 34.

[2] Carrère, Emmanuel, *Limonov*, POL, Paris, 2011, p. 62.

[3] Voir la distinction établie, à propos de l'hispanisme de Hugo, dans Grutman, Rainier (1999), « "*Besos para golpes*", l'ambiguïté d'un titre hugolien », *in* Gauvin, Lise (dir.), *Les langues du roman, Du plurilinguisme comme stratégie textuelle,* Presses de l'Université de Montréal, Montréal, p. 15-51.

[4] Lecomte Dauthuille, Sylvaine, thèse de doctorat soutenue le 26 mars 2018 à l'Université Sorbonne Nouvelle, « Le motif improbable : le récit d'enquête français contemporain, Thierry Beinstingel, Emmanuel Carrère et Jean Rolin », p. 383.

[5] D'ailleurs, dans *Limonov*, les emprunts sont même encadrés de guillemets supplémentaires.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

comme « *champanskoié* » ou « *fransouski* »[6], et ils favorisent au contraire des effets de complicité souriante. Tout est sous contrôle.

Toutefois, ces îlots, rendus plus mystérieux par l'italique, traduisent la distance inquiète et fascinée que le narrateur entretient avec une langue défamiliarisée. En effet, le rapport de Carrère à la langue russe renvoie à un bilinguisme souffrant, teinté d'échec, fondé sur l'angoisse de ne pas égaler l'image maternelle, au point de considérer « le russe et la Russie » comme « le territoire de [s]a mère[7] ». Il est en effet indissociable de cette figure prestigieuse, l'historienne et secrétaire perpétuelle de l'Académie Française, Hélène Carrère d'Encausse, née Zourabichvili en 1929 à Paris, d'un père géorgien et d'une mère austro-russe. Le russe est alors pour Carrère « la langue de ma mère, la langue que j'ai un peu parlée enfant et ensuite complètement oubliée[8] ».

Ainsi, sa quête linguistique devient étroitement corrélée à la reconquête d'un moi blessé où se rejoue le lien maternel : *Un roman russe* se clôt donc sur l'image d'un petit enfant apprenant à nager et tentant de rejoindre sa mère sur le bord de la piscine. Métaphore du livre, ce défi « de nager vers toi [la mère], de traverser le bassin pour te rejoindre[9] » symbolise le douloureux chemin initiatique retracé dans cette autobiographie langagière – comme on pourrait, aussi, qualifier le récit. Le désir de retrouver la langue des origines est paradoxalement pensé comme une émancipation (« Pour dire qu'on parle une langue couramment, on dit *svobodno*, librement, et c'est exactement ce que je me figure : que parler russe me libérera[10] »). Il s'agit de se délester du poids d'une incapacité, d'un handicap qui entrave l'individu – mais aussi de la pesanteur d'un secret familial. Apprendre le russe est littéralement une nécessité, à la fois pratique et psychique, pour mener à bien un projet, celui de percer le mystère d'un grand-père disparu après l'Occupation : « J'avais presque trois ans devant moi, jusqu'à l'automne 2003, pour donner à ce fantôme une sépulture, et pour cela il fallait que je réapprenne le russe[11] ». Quête paradoxale, puisque si l'apprentissage du russe semble d'un côté relever de l'allégeance[12], elle suppose aussi l'émancipation de la tutelle maternelle, voire la transgression de l'interdit : « Ma mère se doute bien que je ne veux pas écrire ce roman historique épatant, que ce qui m'intéresse c'est ce dont il ne faut pas parler[13] ». Quoi qu'il en soit, le bilinguisme sert de révélateur à l'intime, et même permet de dire l'impensable dans la langue habituelle du narrateur :

> Le pli est pris, maintenant : je continue à écrire en russe. Mal, mais en russe. Ce que j'écris, au début, reste un journal, mais il s'y mêle bientôt des récits de rêves, des souvenirs d'enfance, des notes sur mon grand-père –

[6] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 39.

[7] *Ibid.*, p. 64 : « […] je préférais ne pas aller de ce côté-là. Mais depuis quelques années je me suis convaincu qu'apprendre ou réapprendre le russe serait la clé dun changement décisif ».

[8] *Ibid.*, p. 16 : « La Russie, qui n'est pas le pays de ma mère puisqu'elle n'y est pas née, mais le pays où on parle la langue de ma mère, la langue que j'ai un peu parlée enfant et ensuite complètement oubliée ».

[9] *Ibid.*, p. 356.

[10] *Ibid.,* p. 64. Voir aussi ce passage éclairant : « Je me dis que oui, je vais raconter une dernière histoire d'enfermement, et que ce sera aussi l'histoire de ma libération », *ibid.*, p. 17.

[11] *Ibid.,* p. 61.

[12] *Ibid.*, p. 73 : « Je dis à ma mère que je me remets au russe, que j'ai un vague projet qui tournerait autour de mes racines russes. Elle dit : très bien, mais je sens que ça l'inquiète. Ce serait très bien, en effet, de parler de mes racines russes, de mes ancêtres russes […] ».

[13] *Ibid.,* p. 74.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> des choses qui remontent de très loin à la surface et que je n'aurais pas pu, je pense, écrire en français[14].

Toutefois, parler russe signifie pour le narrateur osciller entre jouissance et souffrance, exaltation et frustration de l'égo. Au plaisir des sonorités retrouvées, puisqu'il reconnaît après une conversation réussie que « prononcer quelques mots en russe m'a littéralement grisé[15] », succède la douleur des échecs à se faire comprendre dans un « russe de cuisine[16] ». En revanche, la joie du signifiant pur correspond à des instants de jubilation du moi tout comme à des extases sensuelles : « Cependant je m'obstine et surtout j'y prends plaisir. Les mots russes prennent leurs aises dans ma bouche, où je les fais tourner voluptueusement. Il me semble n'avoir jamais eu ce rapport sensuel avec la langue française[17] ». Dans la relation avec Galia, la relation avec la langue russe devient même érotisée[18]. Ces parenthèses enchantées laissent néanmoins toujours place à la réalité difficile et laborieuse de l'apprentissage, bien détaillée dans ce passage :

> Les quelques épisodes dépressifs qu'enregistre ce journal sont directement liés à des baisses d'assurance linguistique. La plupart du temps, je comprends ce qu'on me dit, j'arrive à m'exprimer, je porte des toasts pleins de chaleur. Tout le monde, moi le premier, me trouve un compagnon charmant. Je me représente ma vie à venir comme une suite de bonheurs et de victoires. Mais il arrive qu'avec certains interlocuteurs je sois moins à laise. Je reste coi, je souris pour me donner une contenance, je répète de loin en loin *konièchno,* bien sûr, pour montrer que je suis la conversation, et je commence à me dire que je stagne ou, pire, que je régresse, que mon enthousiasme de la veille n'était qu'une illusion, que ma vie va tout droit à la catastrophe. En fait, c'est aussi simple que cela : parler russe me fait du bien, et ne pas y arriver du mal[19].

L'écrivain se peint alors en mondain qui surnage péniblement dans le cercle russophone grâce à de petites ficelles qui lui garantissent une aisance superficielle. Le masque social façonné par des bribes de langue semble avoir pour fonction d'éviter l'effondrement intérieur et l'enchaînement des visions négatives. Ce bilinguisme poussif, voire douloureux, ne se comprendrait pas sans prendre en considération le narcissisme avoué[20] qui traverse les livres de Carrère, sur lesquels cette dimension jette néanmoins un nouvel éclairage.

---

[14] *Ibid.,* p. 108.
[15] *Ibid.*, p. 28.
[16] *Ibid.*, p. 29.
[17] *Ibid.*, p. 105-106.
[18] *Ibid.,* p. 107 : « Tout ce qui suit est délicieux, mais le plus délicieux pour moi, ce sont ses mots. C'est la première fois que je fais l'amour en russe, que j'entends une fille jouir en russe. Les sons qui sortent d'elle me bouleversent. Je lui dis ma gratitude, qui lui fait plaisir ».
[19] *Ibid.,* p. 104-105.
[20] *Ibid.*, p. 70 : « Elle devient agressive. Et pour moi qui dépends si cruellement du regard des autres, c'est comme si elle se dévaluait à vue d'œil ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Habile construction de Carrère, la posture de l'écrivain en éternel inadapté, voire raté[21] – celui qui n'arrive pas à maîtriser le yoga, qui ne sait pas être aux côtés des victimes du tsunami[22], peine à maîtriser sa vie amoureuse[23] – active paradoxalement un puissant moteur de sympathie. Carrère désire être aimé de ses lecteurs, et le déclare[24] sans détour, redoublant le sentiment pour le lecteur d'un écrivain authentique, digne d'être adoré autant pour ses qualités que pour ses défauts. Avouées avec autant de charme, ces faiblesses participent à la construction de son *ethos,* cette image de soi qui « se construit à travers le discours », intrinsèquement liée à sa propre parole[25], bien que l'interaction avec le lecteur soit indispensable. De plus, « l'image favorable[26] » que Carrère construit de lui-même s'enrichit de nuances qui en renforcent l'authenticité apparente et la dimension attachante. Or les jeux de séduction et de faux-semblants sont favorisés par les situations de bilinguisme, qui permettent de jouer de la duplicité entre apparences et réalité : « À la première phrase, on croit que je parle couramment. Cette première phrase est souvent : *Ia otchen plokho gavariou pa rousski* – je parle très mal russe –, et comme je la prononce très bien elle passe pour une coquetterie[27] ».

D'une part, le bilinguisme est étroitement associé, comme dans la tradition, d'une manière ou d'une autre, à la figure du mensonge[28]. Si l'auteur de *D'autres vies que la mienne* n'a ainsi jamais hésité à livrer sa vie intime dans les moindres détails – et c'est encore le cas avec *Un roman russe* où il expose à la lecture toutes ses conversations et fantasmes érotiques avec Sophie – il est bien établi par la critique que cette mise à nu est un artifice. Le dévoilement n'est pas séparable chez l'écrivain Carrère d'un certain recouvrement de la vérité. Certes, « tout est vrai[29] », mais tout est construit

[21] Cela participe à « la déflation du roman en récit » dont parle Alexandre Gefen à propos de *D'autres vies que la mienne*, quand il souligne que c'est « l'ordinaire de la détresse » qui est mis en avant. Voir Gefen, Alexandre ; Vouiloux, Bernard (dir.) (2013), *Empathie et esthétique*, Hermann, Paris, p. 285.

[22] Voir : Carrère, Emmanuel, *D'autres vies que la mienne,* POL, Paris, 2009, p. 22 : « Je me sens empoté, impuissant, inutile ».

[23] « Il faut cultiver notre jardin. *Carpe diem.* Pour vivre heureux, vivons cachés. Ce n'est pas ainsi que Philippe le formule, mais c'est ainsi que je l'entends et je me sens tandis qu'il parle bien éloigné de cette sagesse, moi qui vis dans l'insatisfaction, la tension perpétuelle, qui cours après des rêves de gloire et saccage mes amours parce que je me figure toujours qu'ailleurs, un jour, plus tard, je trouverai mieux », *ibid.*, p. 35. Voir également la citation suivante : « Pourtant, ça n'y est pas. Ça n'y est jamais avec moi, jamais durablement. Il suffit qu'un amour soit possible, soit heureux, pour qu'au bout de trois mois j'en découvre l'impossibilité » *in* Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 68.

[24] Voir par exemple ce passage de *Yoga* où le narrateur se déclare jaloux du succès de Houellebecq : « Mon article était enthousiaste, mais Hélène F. m'a fait malicieusement remarquer que même si je n'étais pas si enthousiaste que ça je ne ferais jamais la moindre réserve sur Houellebecq de peur de passer pour jaloux – ce qu'honnêtement je suis, et c'est un des bienfaits de la méditation, avons-nous conclu, qu'on puisse s'avouer sans en faire un drame un trait aussi peu honorable » *in* Carrère, Emmanuel, *Yoga*, POL, Paris, 2020, p. 162. Un autre passage du même genre est éclairant : « J'écris aussi pour être célèbre et admiré, ce qui n'est certainement pas le meilleur moyen de devenir un meilleur être humain. Mon travail est le bastion de mon ego », *ibid.*, p. 142.

[25] Maingueneau, Dominique, *Le Discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004, p. 205.

[26] Ce que note Huglo, Marie-Pascale (2007), « Tout le monde en parle : Emmanuel Carrère, *Un roman russe*, Paris, P.O.L., 2007 », *Contre-jour*, n° 13, p. 205-209.

[27] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 63. Sans oublier que le bilinguisme est associé, comme de tradition, à la figure du traître et du double, représenté ici par Anna et Sasha, dont on ne saura jamais s'ils jouent double jeu ou sont réellement ce qu'ils prétendent être, à savoir un agent de FSB et sa petite amie.

[28] Voir sur ce point : Bellos, David, *La traduction dans tous ses états ou Comment on inventa l'arbre à vodka et autres merveilles,* chap. « De la méfiance », Flammarion, coll. Champs Essais, Paris, 2012, p. 129-141.

[29] L'expression est tirée de *D'autres vies que la mienne* mais dans à propos d'*Un roman russe,* Carrère déclare dans un entretien avec Angie David : « Dans mon livre tout est exact […] il n'y a rien d'inventé ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

aussi. Dès lors, bien que son aveu d'échec – ou du moins de difficulté – à maîtriser le russe apparaisse sincère, il faut replacer cette confession dans le cadre d'un jeu autobiographique bien rodé. D'ailleurs, c'est en écrivain qu'il aborde cette limite, en se comparant, certes, à un autre *loser* des langues, mais nommé Afanassi Fet :

> Tolstoï, raconte le guide qui fait visiter Iasnaia Poliana, a appris le grec ancien en deux mois, au terme desquels non seulement il le lisait et traduisait Ésope, mais il le parlait couramment […]. Cet exploit dégoûtait le poète Fet, qui s'escrimait à la même tâche depuis dix ans. Je me sens plutôt du côté de Fet[30].

D'autre part, parler russe en société revêt une dimension ordalique : y parvenir signifie valider son existence, l'auréoler de succès (« Je me représente ma vie à venir comme une suite de bonheurs et de victoires[31] ») tandis que ne pas réussir à le faire revient à une forme de suicide narcissique (« ma vie va tout droit à la catastrophe[32] »). La fonction initiatrice du dépaysement linguistique vaut ici pour instrument de vérification de soi. Si la mise à l'épreuve du sujet est propre au récit autobiographique, c'est aussi une posture cultivée par un écrivain toujours à la lisière de l'essayisme, c'est-à-dire d'un individu qui « s'essaie lui-même […], expérimente ses propres forces intellectuelles, leur vigueur et leur insuffisance[33] » selon les mots de Jean Starobinski sur l'essai[34]. D'ailleurs, l'immersion dans un nouvel univers linguistique devient l'occasion d'une nouvelle expérience d'écriture, stimulée par la contrainte et l'envie de dépassement : « En russe, je n'écris pas ce que je veux, mais ce que je peux : ma pauvreté vient à mon secours[35] ». Si une lecture psychanalytique pointerait sans doute la régression infantile du geste d'apprendre la langue de la mère, d'étudier comme un enfant et de noter dans un cahier des mots de vocabulaire, on peut y voir aussi un renouvellement de la possibilité de nommer les choses. Il s'agit de faire jaillir, chez un écrivain marqué par une incroyable facilité à verbaliser et clarifier le monde, une « implacable exactitude[36] » lexicale selon l'expression de son traducteur américain, une nouvelle source. Dans cet épisode d'exaltation littéraire, cette voie stimulée par la difficulté est thématisée comme « adamique », à la fois nudité et nomination première des choses : « Il me semble », dit-il « grâce au russe, que se découvre à moi mon premier visage[37] ».

Voir l'entretien dans : David, Angie, *Emmanuel Carrère*, Léo Scheer, coll. « Écrivains d'aujourd'hui », Paris, 2007, p. 41-42.

[30] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 105.

[31] *Idem.*

[32] *Idem.*

[33] Starobinski, Jean (1985), « Peut-on définir l'Essai ? », *Pour un temps/Jean Starobinski*, Éditions Centre Georges Pompidou, « Cahiers pour un temps » n° 7, Paris, p. 185-196.

[34] Pour se convaincre de l'importance de l'essayisme pour Carrère, on peut citer ce passage d'un entretien : « J'aime les livres où j'ai l'impression que quelqu'un me parle. Le plus bel exemple d'écrivain qui me/nous parle est évidemment Montaigne. Il parle du monde à partir de sa propre expérience et en s'adressant au lecteur d'égal à égal comme dans une conversation. C'est ce à quoi j'aspire en tant qu'écrivain ». Voir : Geffroy, Lucie, « Au Royaume d'Emmanuel Carrère » (interview), *L'Orient littéraire*, novembre 2014, n° 102 : http://lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=33\&nid=4721 (consulté le 04/01/2023).

[35] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 108.

[36] Lambert, John (2018), « Carrèrismes, Carrèristes, Carrère », *in* Demanze, Laurent ; Rabaté, Dominique (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel,* POL, Paris, p. 338.

[37] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 108.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Par ailleurs, comme de nombreux enfants bilingues, Carrère n'échappe pas à l'intériorisation de la norme linguistique, en reprenant la distinction – transmise par sa mère – entre une *bonne* et une mauvaise façon de parler le russe. Dès lors, il n'hésite pas à se féliciter de « [s]on joli russe[38] ». En effet, malgré la difficulté, il se rêve comme membre à part entière d'une communauté fantasmée, formée par une *intelligentsia* dont il maîtrise tous les codes : il sait ainsi reconnaître les membres de la bonne société linguistique, sachant parler « un russe qui ne soit ni petit-bourgeois ni soviétique : un russe d'ancien régime[39] ». La langue s'inscrit plus généralement dans une forme d'*habitus* bourdieusien, un snobisme souvent commenté par le narrateur lui-même[40]. Il n'est ainsi pas rare qu'il souligne combien le vocabulaire que l'on emploie nous situe sur l'échelle sociale. Ainsi les mots et expressions très « classe moyenne » de Sophie, tout comme les petites imprécisions d'Ania provoquent des agacements incontrôlables pour le narrateur[41]. C'est que le langage, dans les moments où il révèle le poids des déterminations sociologiques, quand l'on est prisonnier de ses erreurs ou de ses connotations implicites, si minimes soient-elles, entrave la fluidité des identités et la duplicité de l'être, à la fois monstrueuses et vitales. L'évocation dans cette situation de Dr Jekyll et Mr Hyde, figure du double et de l'inquiétante étrangeté, est ainsi parlante :

> Elle se trouble. Sur la route du retour, elle me regarde avec inquiétude, comme un Dr Jekyll qui se serait tout à coup changé en Mr Hyde. Elle ne sait pas ce qu'elle a fait pour m'énerver, je serais bien incapable moi-même de l'expliquer clairement, mais elle m'énerve. Tout ce qui ne se passe pas bien depuis le début de ce séjour et dont je ne peux rendre personne responsable, je le lui mets sur le dos et je ricanerais presque de mon aveuglement : je me suis excité sur elle, je la voyais comme un personnage romanesque, et en réalité ce n'est qu'une pauvre fille paumée, voulant trop bien faire, et dont la voix m'agace, les expressions m'agacent, la façon de n'employer que l'article défini, elle dira par exemple : il faut que j'aille acheter *le* tube de dentifrice, et pas *un* tube ni *du* dentifrice, et tout d'un coup cette maladresse bénigne, dans la bouche de quelqu'un qui pourtant parle cent fois mieux français que je ne parle, moi, russe, concentre toutes les exaspérations que m'inspirent le séjour et plus généralement ma vie[42].

Si la frustration existentielle, dans ce passage d'*Un roman russe,* atteint son paroxysme, c'est que parler une autre langue donne l'illusion de s'affranchir momentanément des déterminations sociologiques ou de l'*habitus*, rendus moins saillants au

[38] *Ibid.,* p. 131-132.

[39] *Idem.*

[40] Voir aussi sur ce point Dominique Rabaté : « Contre la réduction sociologique ? Comme toujours chez Carrère, l'individu (l'écrivain comme ses personnages) est douloureusement conscient d'appartenir à un groupe, à une classe dont il n'est qu'un représentant parmi d'autres ». Voir : Rabaté, Dominique (2018), « L'adieu au roman ? », *in* Demanze, Laurent ; Rabaté, Dominique (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel, op. cit.,* p. 226.

[41] Voir par exemple le passage où le narrateur commente l'usage par Sophie de l'expression « poser des congés », ainsi que l'analyse sociologique de leurs différences dans les pages qui suivent, *in* Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 69.

[42] *Ibid.*, p. 206.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

sein d'un espace culturel autre, où ils se déplacent et se brouillent. Ce qui est en jeu, dans ce redoublement de l'espace linguistique, c'est donc à la fois la possibilité de troubler les contours des identités et d'échapper aux déterminations trop fortes du réel, pour laisser s'immiscer le romanesque. Ainsi le bilinguisme est-il associé dans *Un roman russe* à l'insaisissabilité qui irrigue l'amour et l'Éros. Le couple d'Ania et Sacha se nourrit en effet des jeux de faux-semblants de l'être bilingue. Et même, le narrateur y voit l'amorce d'un élan romanesque qui soulève le réel de sa platitude voire de sa médiocrité – la référence à *Madame Bovary* parle d'elle-même :

> Il avait adoré qu'elle parle français, maintenant il trouve ça louche, vaguement inquiétant, il craint que ça le compromette. Et elle sent que son français la quitte, comme un don qu'on perdrait, une singularité précieuse qui se diluerait dans la grisaille oppressante des jours. Je trouve cela triste, en même temps je comprends ce désenchantement parce que je le partage. Moi aussi, le premier soir, à la Troïka, je les avais trouvés tous deux romantiques, mystérieux. J'étais un peu tombé amoureux d'eux, et qu'est-ce que je vois maintenant ? Une gentille fille naïve, bovarysante, sentimentale, un type sentimental aussi, mais veule et parano, une histoire qui a flambé quelques mois et s'englue aujourd'hui dans l'ennui mesquin d'une province qu'on rêve de quitter et qu'on ne quittera jamais. Je suis gentil, cette fois, pas comme à la colonie, je fais mine de compatir mais en réalité j'en ai assez – assez d'Ania et de Sacha, assez de Kotelnitch, assez de moi-même à Kotelnitch[43].

Le bilinguisme a donc partie liée avec la fiction mais aussi avec la duplicité et le mensonge, l'« obsession » nécessaire de Carrère[44]. D'ailleurs, le grand-père maternel dont le narrateur d'*Un roman russe* cherche à percer le secret n'exerce pas un métier neutre. Interprète, il s'inscrit dans la longue lignée de ceux qui ont toujours été accusés de traîtrise en raison de leur appartenance à deux mondes – et ses activités de traducteur pour les Allemands sous l'Occupation sont la raison de son exécution rapide à la fin de la guerre.

L'être bilingue possède en effet une maîtrise du langage qui crée une asymétrie inquiétante avec son interlocuteur, une part d'ombre qui ne peut jamais être totalement éclairée. C'est ainsi que la connaissance du français d'Ania renvoie à une « mystification » quant à ses origines dans *Un roman russe*[45]. Et pour le narrateur aussi, écrire en russe est une technique de dissimulation, un subterfuge mis en place afin que Sophie ne puisse pas découvrir son aventure extraconjugale :

> J'imagine Sophie lisant ce journal et tombant sur ce passage : je risque d'en entendre parler longtemps, de la petite Galia. Alors je fais quelque chose dont je ne soupçonne pas encore l'importance : ce que je viens de raconter

[43] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 211-212.

[44] *Ibid.*, p. 249 : « Tu mets la tête sur mon épaule. Tu dis : Emmanuel, mon amour, qu'est-ce que c'est que cette obsession du mensonge ? Qui est-ce qui t'a menti ? ».

[45] *Ibid.*, p. 324.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> là, je me mets à l'écrire en russe. J'écris : *I vot, Galia pichet statiyou v salonié, a ia v komnatié iéio jdou, i my skoro boudièm zanimatsia liouboi* – et voilà, Galia écrit son article au salon, et moi je l'attends dans la chambre et nous allons bientôt faire l'amour[46].

Mais, en même temps, il y a un plaisir affiché à exhiber ce qui ne peut pas être vu – ici lu – à savoir, le secret d'une liaison transcrite dans un autre alphabet :

> À mon retour à Paris, dès le premier soir, j'ai fièrement montré à Sophie mes carnets remplis de caractères cyrilliques. Ma petite aventure avec Galia y était bien cachée et deux semaines plus tard elle n'avait déjà plus grande importance : ce que je voulais, c'est qu'elle admire mon exploit[47].

La frustration/exaltation de ne pouvoir être compris dans une autre langue croise, en effet, un autre thème central dans l'œuvre de Carrère : l'incommunicabilité, de soi aux autres, de soi à soi. Le motif de l'asymétrie linguistique s'entrelace dans *Un roman russe* à l'histoire d'un soldat hongrois capturé par l'Armée Russe à la fin de la guerre, prisonnier puis interné dans un hôpital psychiatrique à Kotelnich et retrouvé et rapatrié en Hongrie en 2000, faute d'avoir su s'exprimer en russe pendant cinquante-trois ans[48] : « [U]n type tranquille, serviable, qui ne parlait jamais. Comprenait-il le russe ? Personne ne l'a jamais su, et à vrai dire, personne ne semble jamais s'être posé la question[49] ». D'ailleurs, dans le film *Retour à Kotelnitch,* Carrère souligne après une longue observation, que les propos du Hongrois restent incompris de la part de ses proches, car « on n'en saisit pas le sens, mais il y en a un[50] ». Ce personnage réel, presque trop beau pour être vrai, sert idéalement la réflexion de Carrère sur l'identité. Le pauvre homme, une fois son histoire devenue médiatique, est réclamé de toutes parts par des familles hongroises, sans qu'il parvienne à dire lui-même qui il est. Ainsi, s'il « secoue la tête quand on prononce ces noms devant lui […], des dizaines de familles croient reconnaître en lui l'oncle ou le frère disparu[51] ». Figure muette, dont le nom change au gré des administrations, elle construit une allégorie parfaite de l'identité comme assignation formulée par les autres. *Je* n'est alors rien d'autre que ce que l'on pense de moi – thème déjà traité avec brio dans *La Moustache*, mais aussi esquissé dans un passage de *Limonov,* à l'occasion d'une rédaction écrite par la sœur du narrateur : « J'ai été un enfant sage, puis un adolescent trop cultivé. Ma sœur Nathalie, à qui on avait donné comme sujet de rédaction : "Décrivez votre famille", a fait de moi ce portrait : "Mon frère est très sérieux, il ne fait jamais de bêtises, il lit toute la journée des livres de grand"[52] ».

[46] *Ibid.*, p. 107.

[47] *Ibid.*, p. 109.

[48] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 17. Dans ce livre, Emmanuel Carrère raconte le tournage du documentaire *Retour à Kotelnitch*, où il revient après avoir tourné *Le soldat perdu,* un reportage de 52 minutes sur le « dernier prisonnier de guerre hongrois détenu en Russie ».

[49] *Ibid.,* p. 34. Il n'est d'ailleurs pas exclu que le narrateur esquisse son double en décrivant cet être enfermé dans son « dialecte privé » et dans un « monologue intérieur ».

[50] Carrère, Emmanuel, *Retour à Kotelnitch*, Les Films des Tournelles/Roissy Films, 2003, 105 mn.

[51] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 18.

[52] Carrère, Emmanuel, *Limonov*, *op. cit.*, p. 211.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

L'être bilingue fait l'expérience de la multiplication des identités, lesquelles ne sont pas superposables et restent étanches. Il éprouve l'absence de réversibilité des langues et, dans ce hiatus, de la part d'invention de soi qui peut s'y glisser. Dès lors, on peut avancer l'idée que le thème de la diglossie concentre les traits caractéristiques de l'identité telle que la thématise Carrère : elle est à l'opposé d'une essence qui serait située sous le(s) masque(s) puis dévoilée par leurs retraits successifs. À l'inverse, ce que je suis, dit Carrère, est toujours un masque, une coagulation d'éléments performatifs qui forme, le temps de circonstances particulières, uniques, qui ne peuvent être reproduites, une identité. Le passage fluide – ou non – entre les langues conditionne alors le fait d'incarner pleinement – ou au contraire avec peine – ces différentes possibilités d'être.

Toutefois, dans cette relation à la fois créatrice et éreintante à la langue russe, l'adulte cherche l'enfant d'autrefois. Et il entretient avec lui la même relation d'incommunicabilité et d'insaisissabilité que nous évoquions plus haut. Quelque chose fait résistance. En évoquant une chanson russe qui l'a bercé durant son enfance et dont il ne parvient pas à réapprendre les paroles, Carrère évoque le tragique de la mémoire, l'irréversible rupture entre l'enfant et l'adulte, lequel n'a plus accès à celui qu'il a été : « Je sais que ce que j'essaie de faire ici, c'est donner forme à l'émotion qui me submerge quand je fredonne cette berceuse, c'est-à-dire quand revit en moi l'enfance dont je ne me rappelle rien[53] ». Cette langue, qui fut autrefois la sienne, lui est aujourd'hui de l'ordre de l'insaisissable, ou possible dans de seuls instants d'euphorie et de lâcher-prise – quand sans doute, il se rapproche du moi spontané et non réfléchi de l'enfance. D'une part, la langue russe semble renvoyer à la familiarité d'une identité propre, un moi intime, dont témoignerait l'absence d'accent étranger aux oreilles des Russes (« il m'en est resté un accent que mes interlocuteurs s'accordent à trouver excellent[54] »), d'autre part, elle fait dangereusement signe du côté de l'étrangeté (« Je baigne dans une langue qui m'est familière, intime, maternelle, et que pourtant je ne comprends pas[55] »).

C'est donc peu dire qu'elle échappe à la maîtrise rêvée du langage par l'écrivain et sa précision verbale. Or dans le récit autobiographique, tenir les mots en bride est avant tout maîtrise, par le récit, de soi[56] et de sa vie :

> De plus, mon russe régresse. Le soir, je vois des amis français, ou des Russes parlant mieux français que je ne parle russe, et je vérifie ce que j'avais déjà observé en août : mon humeur dépend directement de mes

[53] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 65.

[54] *Ibid.*, p. 63.

[55] *Ibid.,* p. 196.

[56] Voir ce qu'en dit Rabaté, Dominique (2008), « Passage à la limite. Roman et romanesque chez Emmanuel Carrère », *in* Majorano, Matteo (éd.), *Chercher la limite*, B.A. Graphis, Marges critiques/Margini critici, Bari, p. 77 : « *Un roman russe* échoue à exorciser les vieux démons qu'il met en scène avec une impudeur parfois gênante, tant l'auteur semble se débattre entre un désir de tout contrôler et une envie de s'abandonner. Par un curieux effet d'aller-retour, la débâcle du projet d'exposition autobiographique […] renvoie à une sorte de romanesque de la réalité elle-même. C'est ce qu'éclaire le titre même du livre "Un roman russe". La formule peut qualifier les deux intrigues réelles qu'elle articule problématiquement : d'un côté, c'est l'histoire russe de la famille d'Hélène, les lettres de son père, ses difficultés à s'adapter après l'exil. Mais c'est aussi le titre que peut porter l'histoire d'Ania, mythomane provinciale qui s'est fabriqué un passé français […]. Sasha, l'agent du FSB a fini par croire à ces fables : il est intimement convaincu qu'Ania cachait réellement un secret sur ses origines […] ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> progrès linguistiques. Je lis et j'écris en russe, mais je narrive pas à parler. Dès qu'il faut les adresser à quelqu'un, les mots se dérobent[57].

Le bilinguisme éclaire, chez Carrère, le désir paradoxal de maîtrise et de perte de contrôle qu'emblématise la surprise ratée organisée pour Sophie à la fin d'*Un roman russe.* Le narrateur publie dans *Le Monde* une nouvelle érotique à destination de sa compagne, qui doit ce jour-là prendre un train, mais elle s'adresse de fait à tous les lecteurs du journal qui la liront en même temps qu'elle. Entièrement dirigé par une parole toute puissante, le dispositif est imaginé par un narrateur-démiurge se fantasmant capable de guider les désirs de tout un train et, même, de toute une nation féminine. Mais déjà, dans l'idée d'un contrôle despotique des sexualités des autres par les mots, se lisait le paradoxal désir de voir la situation lui échapper : « J'adore cette situation, j'adore que grâce au *Monde*, elle existe *réellement*, en revanche je ne vois plus comment la contrôler[58] », écrit-il avant qu'en effet tout s'envenime. C'est cette envie compliquée de tout organiser pour mieux perdre les pédales que note également Annie Olivier : « Et en effet, le réel va se dérober ; ou bien répond-il à une attente, à un désir inconscient du narrateur[59] ».

D'ailleurs, dans le style même de Carrère, qu'il qualifie de « vernaculaire[60] », se lisent des dérapages contrôlés, des décrochages de registre qui participent, encore une fois, à rendre sa figure d'écrivain d'autant plus attachante qu'elle apparaît moins lisse. Il n'est pas rare en effet que dans la phrase soutenue de Carrère apparaissent des expressions plus orales ou familières (un roman « épatant » par exemple), voire crues (« bite », « chatte »). Dès lors, la maîtrise fluctuante du russe semble s'inscrire dans cette mécanique bien huilée tout en la faisant vaciller. La perte de maîtrise répond symétriquement au désir de contrôle absolu du réel par la parole[61]. Cela ne va pas sans commentaire du narrateur quand il chancelle :

> Mais ça ne marche pas. Point par point, ça reste insensé. Je repense à mon roman, *La Moustache*, à l'infernale oscillation du héros entre des hypothèses dont aucune ne tient debout, et à la phrase de Michel Simon dans *Drôle de drame* : « À force d'écrire des choses horribles, les choses horribles finissent par arriver. » Le pire est qu'elles arrivent au moment précis où je croyais leur avoir échappé[62].

Est-il possible de rattacher cette dynamique, celle d'une perte de contrôle à la fois crainte et recherchée, à la tentation romanesque à l'œuvre dans les récits non-fictionnels

[57] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 126.

[58] *Ibid.,* p. 185.

[59] Olivier, Annie (2014), « Kotelnitch, allers et retours », *Roman 20-50 « Emmanuel Carrère.* Un roman russe, D'Autres vies que la mienne *et* Limonov » , vol. 57, n° 1, Presses universitaires du Septentrion, Québec, p. 23-34.

[60] Demanze, Laurent (2014), « Une façon de vivre. Entretien avec Emmanuel Carrère », *Roman 20-50 « Emmanuel Carrère.* Un roman russe, D'Autres vies que la mienne *et* Limonov » , vol. 57, n° 1, Presses universitaires du Septentrion, Québec, p. 17.

[61] Rappelons, à ce titre, les mots de Carrère répétés à Sophie dans *Un roman russe* : « Ne t'inquiète pas, je contrôle la situation ».

[62] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 239.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

de Carrère ? Regardons de plus près le titre, *Un roman russe*, tout en rappelant qu'il s'agit d'un récit autobiographique. Le choix italien de l'une des deux traductions du livre, *La vita come un romanzo russo*[63], met très bien en avant le fait que le récit référentiel verse volontiers dans la fiction : la vie y est elle-même pensée comme un roman potentiel, car le récit factuel est travaillé par une tentation romanesque[64]. Ainsi Carrère déclare-t-il, à propos de ce livre, dans un entretien : « J'espère être parvenu à donner une forme romanesque à cette matière, bien qu'elle soit entièrement véridique[65] ». D'ailleurs, le narrateur jugeait utile de préciser que l'idylle extraconjugale avec Galia se déroulait « au bord de l'étang du Patriarche, là où se passe le premier chapitre du *Maître et Marguerite*[66] ». C'est que Carrère intègre subtilement la fabrique de la fiction dans son dispositif narratif : son texte confesse sans cesse qu'il est sur le point de verser dans le roman. En cela, Carrère cultive un goût baroque pour l'exhibition des coulisses et souligne combien la mise en récit peut renverser la vie en fiction. Or, il semble bien que la langue russe fasse partie de ces points de bascule, de ces moments de seuil, à la fois recherché et retenu, en dernière instance.

Mais la quête souterraine du romanesque se réalise avec éclat lors de l'assassinat réel d'Ania, événement extraordinaire, imprévu et inquiétant qui clôt l'aventure à Kotelnitch. Elle se lisait aussi dans l'usage de la langue étrangère : écrire en russe, c'était déjà passer la barrière du romanesque, se situer dans l'espace de Tolstoï et Dostoïevski. Comme l'a déjà souligné Annie Olivier, « la langue russe et l'appartenance à une origine ou nationalité russe des personnages principaux (à commencer par l'auteur) jouent un rôle décisif, sinon romanesque[67] ». On notera à ce titre que nous n'avons pas accès au journal russe de Carrère, prose mystérieuse et étoile noire qui oriente le récit, où se fabrique précisément cette « effraction dans le réel[68] ». Mais il est clair que, dans *Un roman russe*, récit et vie s'entrelacent étroitement, notamment grâce à l'apprentissage du russe concomitant à l'écriture du livre, qui participe donc à ce programme d'écriture « performative[69] » souhaité par l'écrivain. Dès lors, il n'est pas exagéré de dire que, dans ce livre, à force d'écrire en russe, c'est bien un roman russe qui a fini par se produire.

Bibliographie

Bellos, David, *La traduction dans tous ses états ou Comment on inventa l'arbre à vodka et autres merveilles,* Flammarion, coll. Champs Essais, Paris, 2012.

Carrère, Emmanuel, *Retour à Kotelnitch,* Les Films des Tournelles/Roissy Films, 2003, 105 mn.

Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, POL, Paris, 2007.

Carrère, Emmanuel, *D'autres vies que la mienne,* POL, Paris, 2009.

[63] Carrère, Emmanuel, *La vita come un romanzo russo* (traduction de Margherita Botto), Einaudi, Turin, 2009.

[64] Comme le note Annie Olivier, tout se passe « comme si, en s'émancipant de la fiction, à laquelle il a par moments du mal à renoncer, l'auteur semblait attendre du réel qu'il vienne donner un "supplément" de romanesque à son récit », *in* Olivier, Annie, « Kotelnitch, allers et retours », *op. cit.*, p. 23.

[65] Voir : « Entretien avec Angie David », *in* David, Angie, *Emmanuel Carrère*, Léo Scheer, coll. « Écrivains d'aujourd'hui », Paris, 2007, p. 42.

[66] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, p. 107.

[67] Olivier, Annie, « Kotelnitch, allers et retours », *op. cit.*, p. 24.

[68] Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

[69] *Ibid.,* p. 169 : « J'aime que la littérature soit efficace, j'aimerais idéalement qu'elle soit performative ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Carrère, Emmanuel, *La vita come un romanzo russo* (traduction de Margherita Botto), Einaudi, Turin, 2009.

Carrère, Emmanuel, *Limonov*, POL, Paris, 2011.

Carrère, Emmanuel, *Yoga*, POL, Paris, 2020.

David, Angie, *Emmanuel Carrère*, Léo Scheer, coll. « Écrivains d'aujourd'hui », Paris, 2007.

Demanze, Laurent (2014), « Une façon de vivre. Entretien avec Emmanuel Carrère », *Roman 20-50 « Emmanuel Carrère.* Un roman russe, D'Autres vies que la mienne *et* Limonov », vol. 57, n° 1, Presses universitaires du Septentrion, Québec, p. 15-22.

Gauvin, Lise (dir.) (1999), *Les langues du roman, Du plurilinguisme comme stratégie textuelle,* Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

Geffroy, Lucie (2014), « Au Royaume d'Emmanuel Carrère » (interview), *L'Orient littéraire*, n° 102, novembre 2014 : http://lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=33\&nid=4721 (consulté le 04/01/2023).

Gefen, Alexandre ; Vouiloux, Bernard (dir.) (2013), *Empathie et esthétique*, Hermann, Paris.

Huglo, Marie-Pascale (2007), « Tout le monde en parle : Emmanuel Carrère, *Un roman russe*, Paris, P.O.L., 2007 », *Contre-jour*, n° 13, p. 205-209.

Lambert, John (2018), « Carrèrismes, Carrèristes, Carrère » *in* Demanze, Laurent ; Rabaté, Dominique (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel,* POL, Paris, 2018, p. 337-340.

Lecomte Dauthuille, Sylvaine, « Le motif improbable : le récit d'enquête français contemporain, Thierry Beinstingel, Emmanuel Carrère et Jean Rolin », thèse de doctorat soutenue le 26 mars 2018 à l'Université Sorbonne Nouvelle, Paris.

Maingueneau, Dominique, *Le Discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.

Olivier, Annie (2014), « Kotelnitch, allers et retours », *Roman 20-50 « Emmanuel Carrère.* Un roman russe, D'Autres vies que la mienne *et* Limonov », vol. 57, n° 1, Presses universitaires du Septentrion, Québec, p. 23-34.

Rabaté, Dominique (2008), « Passage à la limite. Roman et romanesque chez Emmanuel Carrère », *in* Majorano, Matteo (éd.), *Chercher la limite*, B.A. Graphis, Marges critiques/Margini critici, Bari.

Starobinski, Jean (1985), « Peut-on définir l'Essai ? », *Pour un temps/Jean Starobinski*, Éditions Centre Georges Pompidou, « Cahiers pour un temps » n° 7, Paris, p. 185-196.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205